

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

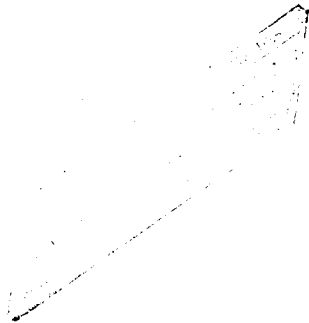
Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Google Livres



LES
SUICIDÉS ILLUSTRÉS



PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

à l'Académie de Lyon

LES

Sartorius 427811

SUICIDÉS

ILLUSTRES

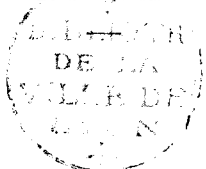
BIOGRAPHIE

**DES PERSONNAGES REMARQUABLES DE TOUS LES PAYS
QUI ONT PÉRI VOLONTAIREMENT
DEPUIS LE COMMENCEMENT DU MONDE JUSQU'A NOS JOURS**

PAR

F. DABADIE

PREMIÈRE SÉRIE

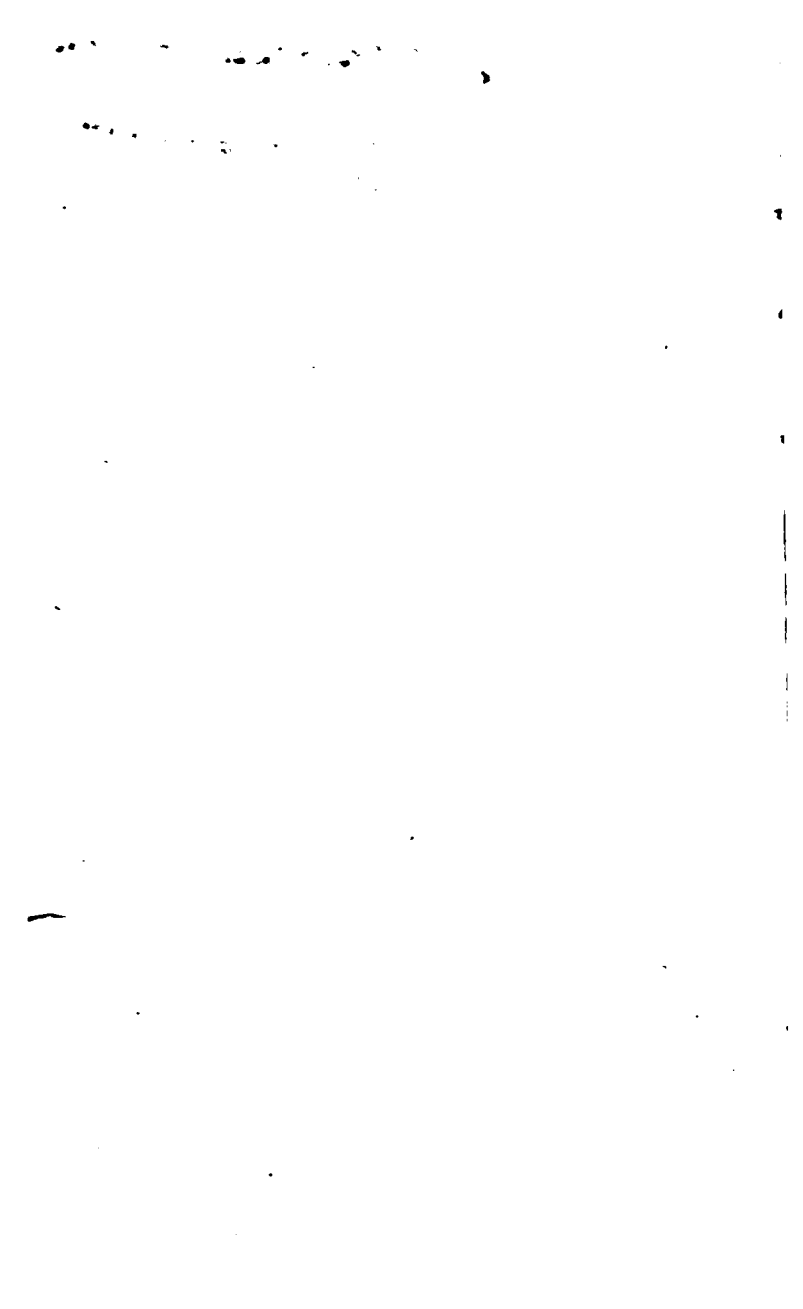


PARIS

F. SARTORIUS, LIBRAIRE-ÉDITEUR

9, RUE MAZARINE, 9

1859



AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR

Charles Nodier avait conçu le projet d'écrire la biographie des suicidés illustres. Il pensait qu'un livre où seraient présentées sous une forme nette, brève, saisissante, la vie et la mort des personnages de tous les temps et de tous les pays qui ont péri de leur propre main, renfermerait le drame le plus émouvant, le plus instructif, et aussi le plus varié qui se puisse imaginer. Quelle leçon philosophique, disait-il, dans ce défilé d'artistes renommés, de poètes harmonieux, d'amants éperdus, d'inventeurs utiles, de législateurs, de

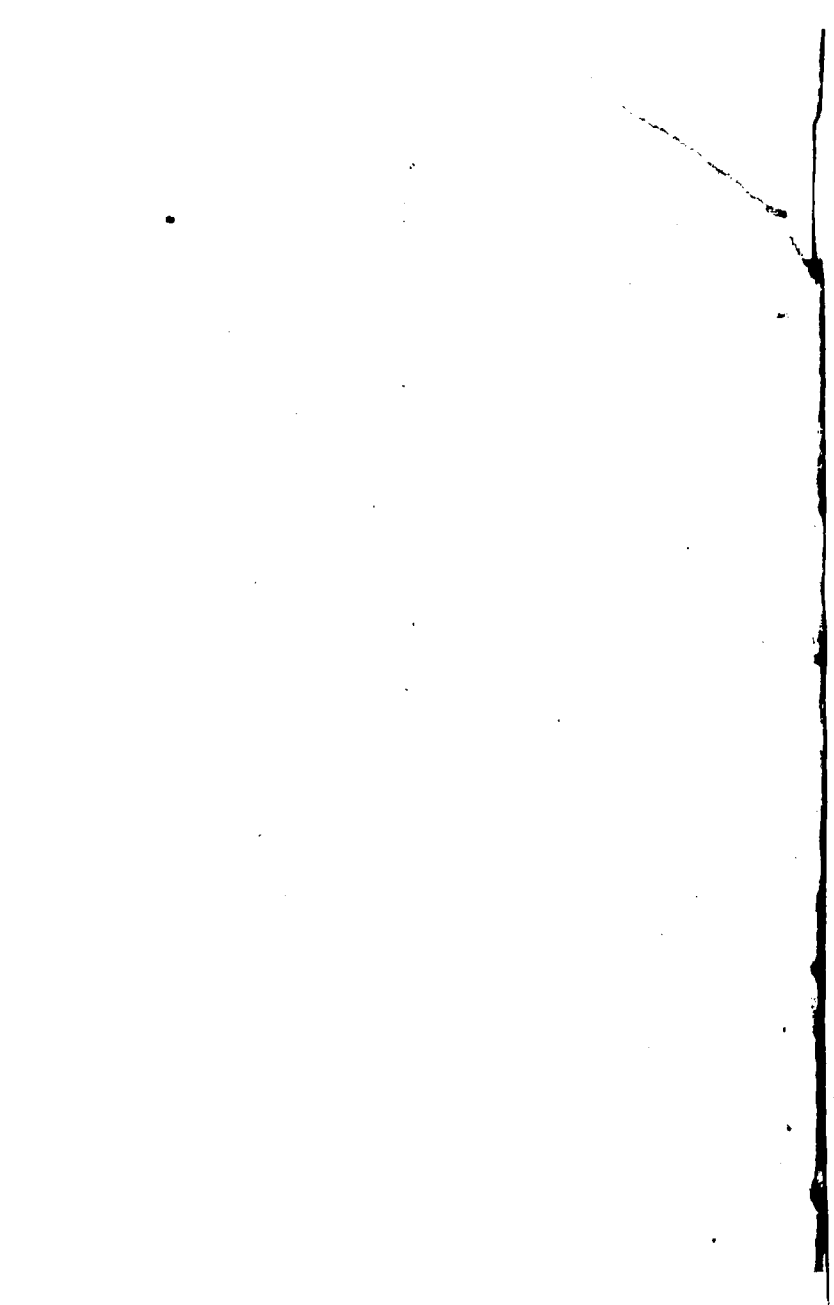
héros, de conquérants, de rois, de reines, d'empereurs, voire de prêtres, qui, pâles et frémissants, se précipitent vers la tombe ! Pour qui sait la comprendre, cette leçon solennelle, ajoutait-il, l'ambition est une duperie, la fortune, la puissance et la gloire sont des chimères, et il n'y a de vrai sur la terre que l'égalité des hommes devant le malheur : conclusion triste en somme, mais de nature à calmer les douleurs morales de ceux qui souffrent, à consoler un peu les petits et les faibles.

Nous publions aujourd'hui la première série des *Suicidés illustres*, précédée d'une curieuse introduction, et qui ne tardera pas à être suivie de la deuxième et dernière série. Il suffit d'en lire quelques pages pour voir que M. Dabadie a fait une œuvre consciencieuse et nullement une de ces compilations sans goût et sans portée qu'on bâcle entre deux levers de soleil. Esprit droit, sincère; admiration du bien, haine du mal; style vif, élégant et ferme : on trouvera dans les *Suicidés illustres* toutes ces qualités, déjà montrées par l'auteur dans un récent ouvrage qui en est à sa deuxième édition (*A travers l'Amérique du Sud*).

Il est singulier qu'inondés comme nous l'avons été depuis trente années de Brigands célèbres, de Rois célèbres, de Femmes célèbres, d'Enfants célèbres, d'Ani-

maux célèbres, etc., on n'eût pas encore songé à raconter les Suicidés célèbres. C'était là, à notre avis, une lacune regrettable dans la librairie française, et qu'il importait de combler. Grâce au nouveau livre de M. F. Dabadie, cette lacune n'existera plus.

FERDINAND SARTORIUS.





INTRODUCTION

L'importance de la question du suicide n'a pas besoin d'être démontrée. Cette question intéresse au plus haut degré le philosophe, le moraliste, l'homme d'État, et elle offre à la physiologie, science toute moderne appelée à détrôner la métaphysique, un admirable sujet d'étude. On a écrit bien des volumes et débité force discours depuis l'antiquité, sur les graves problèmes qu'elle soulève. Ces problèmes, chacun les résout à sa manière, suivant le point de vue où il se place, suivant qu'il appartient à telle ou telle école. La controverse menace

de s'éterniser. Cela s'explique. La plupart de ceux qui ont traité la question du suicide l'ont traitée comme ils auraient traité une question d'algèbre. Ils se sont imaginé que le même résultat — la mort volontaire — avait nécessairement la même cause, le même phénomène un caractère invariable. Ils ont eu horreur des distinctions, et la manie de généraliser les a conduits à l'absurde, en même temps qu'elle perpétuait leur antagonisme.

Nos physiologistes, par exemple, oubliant que le monde moral ne se prête pas comme le monde physique aux théories absolues, ont presque tous affirmé que le suicide est un acte de folie. Ils ne se sont point arrêtés là : les uns ont placé le siège du suicide dans le bas-ventre; d'autres dans la rate; celui-ci dans les organes biliaires; celui-là dans le cerveau, etc. Si les physiologistes s'étaient bornés à établir que le suicide est *parfois* démonstratif de démence, ils auraient eu raison et n'auraient pas trouvé un seul contradicteur. Mais prétendre que le suicide est *toujours* une conséquence de la folie, c'est insulter à l'histoire et au bon sens, c'est s'exposer au ridicule. Diderot, après avoir raconté à Grimm le suicide de son ami Debrosses, qui, à l'âge de trente-deux ans, se brûla froidement la cervelle parce que son frère venait de tomber en faillite, Diderot ajoutait : « Si l'on vous dit que ceux qui se tuent sont fous, n'en croyez

rien¹. » A qui persuadera-t-on jamais que Décius, et Lucrèce, et Caton d'Utique, et Annibal, et Brutus, et Arria, et Sophonisbe, et Condorcet, et Roland, et Romme, et l'amiral Villeneuve, et Escousse, et mille autres qui se rayèrent avec tant de calme de la liste des vivants étaient fous !.....

Les adversaires des physiologistes estiment, avec beaucoup de sens, que, sauf les cas exceptionnels et faciles à discerner où il est commis sous l'influence de la colère ou de l'aliénation mentale, le suicide est un acte essentiellement volontaire, la manifestation la plus éclatante de la personnalité humaine. Ainsi que l'a écrit un publiciste, « là (dans le suicide) est pour l'homme le dernier terme, la plus haute expression de sa liberté. C'est la protestation la plus énergique de la supériorité de sa nature. Pourquoi les animaux n'ont-ils jamais conçu le suicide ? Parce que leur nature est toute passive. Ils n'ont pas le choix et la préférence. L'homme au contraire, éminemment actif et libre, a pu pousser son activité jusqu'à la destruction de soi-même². »

Le suicide implique-t-il courage ou lâcheté ? Les opinions sont divisées. Bien des gens soutiennent que quiconque se tue est un lâche. — Les âmes faibles seules, disent-ils, n'osent pas regarder la douleur en face ; les

¹ *Salon de 1769*, publié par la REVUE DE PARIS.

² Élias Regnault. *Nouvelles réflexions sur le suicide*.

ne pouvoir obtenir leur union de parents impitoyables. On voit de jeunes sujets, encore impubères, qui se tuent par un mouvement de jalousie, à cause de la préférence accordée par leurs parents à un frère, à une sœur. »

On le voit par ce qui précède, le suicide a des caractères d'une mobilité extrême, qui échappent aux règles fixes, à l'inflexibilité des systèmes. Non-seulement l'homme diffère de ses semblables sous certains rapports intellectuels et moraux, mais encore il est *ondoyant et divers*, suivant l'expression de Montaigne, c'est-à-dire qu'il est rarement identique à lui-même. Tel accident qui épouvante mon voisin, mē fait rire; telle impression qui aujourd'hui m'effleure à peine, me plongerait demain dans un abattement profond, *et vice versū*; cette injustice qui m'a une fois trouvé résigné, si elle m'atteint de nouveau, excitera ma fureur et me poussera à la vengeance. De là la presque impossibilité de déterminer exactement d'après des principes absolus la génération des actes humains et leur moralité; de là les erreurs grossières des théoriciens qui ont étudié la question du suicide en abusant de la synthèse.

La crainte de la mort étant innée à l'homme et aussi tenace que l'espérance, il est curieux de connaître les motifs capables de nous décider au sacrifice de la vie. Ces motifs sont innombrables; ils varient selon les temps, les pays, les circonstances, les mœurs, les pré-

jugés, les individus. Il faudrait des volumes pour les examiner tous. Nous nous contenterons d'indiquer les principaux.

L'histoire mentionne diverses nations de l'antiquité où il était d'usage de se tuer afin d'éviter les infirmités et les tourments de la vieillesse. Quelle barbarie ! s'écrie le lecteur. D'accord ; et cependant, les barbares dont nous parlons ne faisaient que mettre en pratique cette maxime de la Bruyère : « La mort qui prévient la caducité arrive plus à propos que celle qui la termine. »

L'Asie méridionale et orientale est, de temps immémorial, la terre privilégiée du suicide. Dans l'Inde, un climat de feu et la religion de Brahma sont les causes des immolations volontaires qui se font annuellement par milliers. Les Indiens, vivant de peu et ne travaillant guère, passent leur vie à méditer et à contempler l'infini. Ils en arrivent à regarder le fini, c'est-à-dire la chair, la matière, comme un fardeau qui les empêche de s'élaner vers le Dieu qu'ils adorent. Croyant ainsi se purifier, ils s'imposent des privations et des souffrances horribles qu'un suicide plus horrible encore vient couronner. Les uns se laissent mourir d'inanition ; d'autres montent sur le bûcher, après s'être enduit le corps de fiente de vache, l'animal sacré ; on en voit qui s'ensevelissent dans la neige des montagnes et qui y rendent le dernier soupir dans l'extase de la béatitude ; ceux-ci s'a-

genouillent à l'embouchure du Gange et attendent impassibles que des alligators les dévorent; ceux-là se poignardent en confessant leurs péchés au confluent du Gange et de la Jumna; enfin, il en est qui se font écraser, sans pousser un cri ni un gémissement, sous les roues du char qui porte l'idole monstrueuse de Djaggernat. Les Anglais ont eu beaucoup de peine à diminuer le nombre des pieuses victimes de cette coutume, et leur vigilance ne suffit pas toujours à sauver du trépas les *sutties* qui veulent se brûler sur le bûcher destiné au cadavre de leur mari.— Les Japonais, non moins dévots à Bouddha que les Indiens à Brahma, périssent en masse afin de se rendre agréables à leur dieu. D'habitude ils s'entassent dans des barques qu'ils poussent au large, et se laissent submerger en chantant des hymnes; ou bien encore, se faisant ensevelir vivants dans des cavernes, ils y attendent la mort en bénissant leur destinée.

Les effroyables supplices que nous venons de résumer ne doivent pas nous étonner. Partout et toujours les débauches du spiritualisme, — du mysticisme, si on l'aime mieux, — ne sauraient produire que des martyrs d'une chimère ou des ermites, deux races courageuses mais égoïstes, antisociales et entièrement inutiles à l'humanité. Parmi les rêveurs de mondes inconnus qui ont livré le plus de victimes au démon du suicide, nous devons signaler le philosophe cyrénaïque Hégésias. Hégé-

sias professait en Égypte, sous la dynastie des Ptolémées. On s'accorde à dire qu'il était fort éloquent. Ainsi que ce métaphysicien nuageux qui avait puisé dans Platon le mépris de la matière, Hégésias pensait que « le sage doit regarder comme une vérité incontestable que la mort est meilleure que la vie¹. » — « Il avait le talent de peindre l'existence humaine sous de si tristes couleurs, qu'un grand nombre de ses auditeurs, pris d'un invincible dégoût pour la vie, se tuèrent en sortant de ses dramatiques leçons; d'où lui vint le nom de *Pisithanate* (qui conseille la mort). L'influence de ce prédicateur de la mort devint un véritable péril, et le roi Ptolémée, effrayé de la contagion de sa parole, fit fermer cette école, qui était devenue une école publique de suicide. »

Il y a dans la vie des peuples — des plus grands comme des plus petits — des crises terribles et des époques de décadence où toutes les mauvaises passions se déchaînent. A tous les degrés de l'échelle sociale fleurissent le vice et le crime. Pas une bonne tradition qui ne soit oubliée, pas un principe qui ne soit nié, bafoué. La notion de la solidarité, le sentiment de la justice et l'amour de la liberté se perdent à la fois. Les hommes ne croient plus à l'honneur ni les femmes à la vertu. Nulle trace de sens moral. Une cupidité effrénée cherchant à

s'assouvir par tous les moyens, la trahison et la délation à l'ordre du jour et récompensées, la servitude enfin abaissant les hommes au point de s'en faire aimer, suivant le mot de Vauvenargues. — Telle fut la situation de Rome sous les empereurs. Jamais le despotisme ne s'était livré à de pareilles orgies. Un sénat abject et une plèbe immonde se prosternaient devant les Césars ivres de sang et d'orgueil ; une soldatesque choyée ne demandait qu'à égorger sur un signe du maître. Quelques hommes dignes de vivre en des temps meilleurs, et qui gardaient au fond de l'âme le culte des souvenirs républicains, déploraient à l'écart la dégradation de leurs concitoyens. De loin en loin, à l'exemple de Thraséas, ils faisaient entendre une protestation généreuse autant qu'inutile. Le plus souvent ils regardaient en silence, le visage triste, leur pays s'enfoncer dans l'abîme ; et si ce spectacle les navrait trop, ou si le tyran exigeait d'eux une adhésion ignominieuse, ils se tuaient d'une main ferme. Ainsi périrent sous les Césars ces Romains d'élite qui regrettaient la liberté sainte, et qui préféraient la mort au déshonneur. Tacite, dans un passage de ses *Annales*, leur reproche presque d'avoir désespéré de l'avenir et demandé au suicide un remède suprême contre les maux qui les affligeaient. « Cette résignation servile, dit-il, et tant de sang perdu en pleine paix fatiguent l'âme et la resserrent. » *At nunc patientia servilis tantumque sanguinis domi perditum fatigant animum et mœstitia restrin-*

gunt. C'est que Tacite, qui eut le bonheur de vivre sous un bon prince, ne tenait pas assez compte de l'état de Rome courbée sous le sceptre des Néron, des Tibère et des Caligula. A quoi eût-il servi de plonger dans le sein de ces monstres le poignard vengeur de Brutus? Le peuple et les grands, avilis au delà de toute expression, auraient peut-être eu l'infamie de pleurer la victime, et à coup sûr ils lui eussent choisi un successeur digne de reprendre l'œuvre de ses forfaits. Les citoyens honnêtes se tuaient donc. Cela ne valait-il pas mieux, en définitive, que de boire la honte et de subir le joug?

Les maladies violentes, et surtout les maladies incurables, sont une cause très-commune de suicide. La religion exalte en vain la souffrance et lui promet des couronnes; l'instinct, plus éloquent que les sermons, nous dit que le bien-être est le but de la vie, et nous conseille d'éviter ce qui lui fait obstacle. L'homme qui combat la douleur physique, qui lui résiste, dût-il ne jamais la dompter, offre un spectacle autrement beau que celui qui abrège la lutte par un acte de désespoir. Mais tout le monde n'a pas le courage de soutenir cette lutte, et beaucoup ne le croient pas obligatoire.

Cet homme brave les assauts de la douleur physique, et les menaces de la vieillesse ne sauraient l'épouvanter. Il a mené une existence irréprochable. Un jour cependant, il a la faiblesse de commettre une mauvaise action. A partir de ce moment, il devient sombre, et il se tue

pour se soustraire au remords qui l'accable. — Celui-ci n'a pas failli à la probité, il n'est que malheureux; c'est un négociant que le hasard n'a pas favorisé. Il se voit forcé de déposer son bilan, et il ne peut se passer de l'estime publique. L'idée qu'il sera déshonoré demain, et que son déshonneur rejallira sur sa famille, le désole. Entre la mort et une flétrissure, son choix est fait. Il s'assoit une dernière fois à table avec les êtres qu'il chérit, il cause, il rit, il tâche de les égayer. A la fin du repas, il leur annonce qu'il va au théâtre ou chez un ami, et il leur dit adieu d'un air paisible. Puis il monte lentement dans sa chambre, s'enferme à double tour et s'empoisonne ou se brûle la cervelle. — Cet autre a mérité l'échafaud; la justice l'a condamné à gravir les marches funèbres, car il assassina un de ses semblables, peut-être son père ou sa femme. Lui, qui n'a pas reculé devant un meurtre, il ne se sent pas la force de supporter la vue du bourreau et les avides regards des curieux qui entourent la machine fatale. Il n'attend pas l'heure de l'exécution; il se détruit dans son cachot.

Qui dressera la liste interminable des suicides causés par le désespoir amoureux? Un illustre écrivain du dix-huitième siècle nous a conservé les détails émouvants d'un suicide de ce genre qui eut lieu à Lyon au mois de juin 1770. « Un jeune homme très-connu, beau, bien fait, aimable, plein de talents, dit-il, est amoureux d'une jeune fille que les parents ne veulent point lui donner.

Jusqu'ici, ce n'est que la première scène d'une comédie; mais l'étonnante tragédie va suivre. — L'amant se rompt une veine par un effort. Les chirurgiens lui disent qu'il n'y a point de remède. Sa maîtresse lui donne un rendez-vous avec deux pistolets et deux poignards, afin que, si les pistolets manquent leur coup, les deux poignards servent à leur percer le cœur en même temps. Ils s'embrassent pour la dernière fois. Les détentes étaient attachées à des rubans couleur de rose; l'amant tient le ruban du pistolet de sa maîtresse, elle tient le ruban du pistolet de son amant. Tous deux tirent à un signal donné, tous deux tombent au même instant. » Une foule immense de Lyonnais assista aux obsèques du couple infortuné, et un poète de la ville, nommé Vasselier, composa l'épithaphe suivante :

A votre sang mêlons nos pleurs :
Attendrissons-nous d'âge en âge
Sur vos amours et vos malheurs;
Mais admirons votre courage.

Il se rencontre des amants, des maris, des pères tellement sensibles à la perte d'une maîtresse, d'une femme ou d'un fils adorés qu'ils se débarrassent avec joie d'une existence désormais intolérable. C'est ainsi que Héro se précipite dans les flots de l'Hellespont, qui avaient englouti son Léandre. C'est ainsi qu'Évadné s'élançe au milieu du bûcher qui dévorait les restes de Ca-

panée son époux, en s'écriant : « La mort est douce quand on partage la mort de ceux qu'on aime¹ ! » Il y a quelques années, un magistrat honorable se noya volontairement dans la Seine, à l'endroit même où son fils unique avait péri la veille.

En dépit des proverbes et des maximes édulcorées que les riches ont mis en circulation pour faire accroire que la misère a du bon, la misère est une affreuse compagne. C'est l'opinion de tous ceux qui ont souffert, même de ceux qui ont l'air de porter gaiement la besace. « Ah ! monsieur le philosophe, disait le neveu de Rameau à l'auteur de la *Religieuse*, la cruelle chose que la misère ! C'est le drap mortuaire du talent !... Je ne sais si elle fortifie l'esprit du philosophe, mais ce dont je suis sûr, c'est qu'elle refroidit terriblement la verve des poètes et des musiciens. » Si la misère se bornait à refroidir la verve des poètes et des musiciens, passe encore ; mais elle les tue aussi, et elle en tue bien d'autres. Les natures fières, qu'elles sortent du peuple ou de l'aristocratie, s'habituent difficilement à recevoir ses baisers glacés. Quand le spectre les serre de trop près, elles se réfugient dans le suicide, cet infatigable pourvoyeur de la Morgue. O les lugubres histoires que la Morgue raconterait si ses dalles pouvaient parler !

¹ Euripide. *Les Suppliantes*.

Les sociétés civilisées sont pleines de contrastes. A côté de ces malheureux qui périssent faute d'un morceau de pain et de l'humilité nécessaire pour le mendier, on voit des hommes qui se tuent parce que rien ne leur a manqué. La fée bienveillante — la Fortune — qui présida à leur naissance ne les a jamais abandonnés. Elle a mis à la portée de ses favoris tout ce que l'on désire en ce monde : mets délicats, habits luxueux, chevaux de race, femmes splendides, et même des rubans. Ils ont pu savourer tous les plaisirs des sens et de la vanité, et ils ne s'en sont pas fait faute. N'importe ! l'ennui vient les saisir au milieu d'une fête et ne les lâche plus. L'ennui, qui n'est que la fatigue ou l'impossibilité de jouir, amène le dégoût de la vie et bientôt le suicide. Voyez Philippe Mordaunt. Philippe Mordaunt était un Anglais qui fit du bruit en son temps. Allié aux plus illustres familles de son pays, il était riche, jeune, beau, instruit, et son ambition pouvait prétendre à tout. Sa maîtresse, — une créature ravissante, — l'aimait passionnément, et il possédait des amis dévoués. Il n'en eut pas moins, à l'âge de vingt-sept ans, la singulière fantaisie de mourir. Sa résolution prise, il paya ses dettes, adressa des lettres d'adieu à sa maîtresse et à ses amis. Puis il se dépêcha d'un coup de pistolet. Il paraît, du reste, que la manière de se tuer ne lui était pas indifférente, car il laissa une pièce de vers qui se terminait ainsi :

L'opium peut aider le sage ;
Mais, selon mon opinion,
Il lui faut, au lieu d'opium,
Un pistolet et du courage.

On sait que les Japonais se suicident pour obéir au point d'honneur. En dehors des classes infimes, où les querelles se vident à coups de poing et de bambou, lorsqu'un Japonais s'avise d'en outrager un autre, celui-ci s'ouvre le ventre immédiatement. « Fais-en autant si tu as du cœur, » dit-il à son agresseur ; et l'agresseur est obligé de l'imiter s'il ne veut être à jamais déshonoré. Cette coutume séculaire a coûté la vie à des milliers de Japonais. Nous avouons qu'elle est absurde et barbare ; mais, à notre sens, elle n'est ni plus absurde, ni plus barbare, et elle est moins immorale que la coutume du duel, si profondément enracinée dans nos mœurs qu'aucune loi n'ose essayer de l'extirper. Si l'insulté meurt, au Japon, l'insulteur succombe aussi. Chez nous, au contraire, il peut arriver et il arrive que l'insulteur, pour toute réparation de l'offense par lui commise, blesse ou tue celui qu'il a outragé. Mais quoi ! c'est la coutume... C'est la coutume, soit. Plions-nous-y, si vous voulez, puisque aussi bien il n'y a pas moyen de l'éviter ; mais reconnaissons avec Montaigne que la coutume est « une violente et traistresse maistresse d'es-

chole, » et cessons de nous proclamer les porte-flambeau de la raison.

Une variété fort curieuse du suicide, c'est le suicide par imitation ou suicide épidémique. On l'observe principalement dans l'armée. Il suffit quelquefois d'un soldat qui se pend ou se tire un coup de fusil dans une caserne, pour que le même drame se répète les jours suivants, sans que les acteurs aient d'autre mobile qu'une espèce de vertige. Dans ce cas le régiment change de garnison, et la maladie de se tuer disparaît. Sous le Consulat, le suicide faisait de tels ravages dans la garde, que Bonaparte publia cet ordre du jour : « Un soldat doit savoir vaincre la douleur et la mélancolie des passions : il y a autant de courage à souffrir avec constance les peines de l'âme qu'à rester fixé sur la muraille d'une batterie. S'abandonner au chagrin sans résister, se tuer pour s'y soustraire, c'est abandonner le champ de bataille avant d'avoir vaincu. »

Le suicide héréditaire n'est pas moins bizarre que le suicide épidémique, et il a de l'analogie avec lui. Des individus se sont tués au même âge et de la même façon que leurs pères et leurs grands-pères. Ils avaient sans doute reçu de la nature une organisation physique qui les prédisposait à ce genre de mort, de même que d'autres apportent en naissant les germes de la goutte ou de la pulmonie qui se manifesteront dans un temps préfix. La science nous expliquera-t-elle un jour ce mystérieux

et intéressant phénomène? Il mérite, certes, d'arrêter son attention.

L'homme a-t-il le droit de se donner la mort? jamais, disent ceux-ci; toujours, disent ceux-là; c'est selon les circonstances, disent les autres. Voilà où en est cette grave question depuis vingt siècles qu'on la discute. Nous nous dispenserons de reproduire ici les éternels arguments sur lesquels s'appuient les trois opinions mentionnées : l'espace nous manquerait; on les trouvera d'ailleurs réunis dans les *Essais* de Montaigne, dans les *Lettres persanes*, dans la *Nouvelle Héloïse* et dans cent ouvrages. Sauf Platon et son école, les philosophes de l'antiquité, pyrrhoniens, cyniques, épicuriens, stoïciens, etc., accordaient à l'homme le droit de se tuer; quelques-uns même lui en faisaient un devoir dans certains cas. « Tu as épuisé la vie jusqu'à ses dernières jouissances, disait Lucrèce, l'Homère des épicuriens; tu n'as rien à attendre d'elle que la douleur, les infirmités, la vieillesse. Une dernière libation, mais cette fois saches-y mêler quelques gouttes d'un poison subtil. Bois la mort : aussi bien n'est-ce pas encore le bonheur que le repos dans le néant? » Les stoïciens, plus sévères, et qui représentèrent la dignité humaine en face des hontes du Césarisme, voyaient surtout dans la mort un asile inviolable contre la tyrannie. Ils luttaient d'abord, ils luttaient à outrance, et quand l'espoir de triompher les abandonnait, ils faisaient encore acte de liberté en se frappant

du glaive au lieu d'attendre les ordres d'un vainqueur méprisé. Sénèque ne concevait pas qu'on défendit à l'homme de s'exiler du monde ou d'y rester, à son gré. Le vertueux Marc Aurèle soutenait qu'il n'y a pas plus de mal à sortir de la vie que d'une chambre lorsqu'il y fume. Shakspeare fera dire plus tard par Roderigo : « C'est une folie de vivre lorsque la vie est un tourment. »

It is silliness to live, when to live is a torment ¹.

Tous les philosophes modernes qui ont eu souci de la liberté individuelle admettent la légitimité du suicide, soit d'une manière absolue, soit d'une manière relative. Mais à part quelques théologiens hardis, comme l'abbé de Saint-Cyran, les hommes d'église, prêtres, évêques, cardinaux et papes, assimilent le suicide à l'homicide ordinaire. Ils se basent sur le commandement de Dieu qui dit : « Tu ne tueras point (*Ne occidas*) » sans établir aucune distinction. Saint Chrysostome et saint Thomas vont plus loin : ils regardent comme homicides d'eux-mêmes ceux qui se mutilent pour éviter les tentations de la chair. Il est tout naturel que l'Église, qui condamna Origène, refuse la sépulture chrétienne aux suicidés ; elle est conséquente avec sa doctrine. Mais comme

¹ *Othello*, acte I, scène III.

il n'y a pas de règle sans exception, même en matière religieuse, l'Église a canonisé plusieurs femmes qui, au commencement de l'ère chrétienne, s'étaient suicidées pour échapper aux outrages des soldats païens; nous citerons seulement Pélagie et Sophronie. En outre, elle a conservé de la vénération pour des Juifs qui s'immolaient dans l'intérêt du peuple de Dieu, nous le voulons bien, mais enfin qui s'immolaient : exemple, Samson.

Il n'en est pas moins vrai que l'Église repousse les suicidés et les punit à sa façon. Il y eut un temps où, sous son influence, la loi les punissait aussi. Le bourreau s'emparait de leurs cadavres, les mutilait et les traînait sur une claie à travers les rues. Ce hideux spectacle a été donné plus d'une fois, depuis le commencement du siècle, à la populace de Londres, et la populace des villes du Chili s'en régale encore de temps à autre. En France, grâce au progrès des lumières et à la Révolution, nous n'en sommes plus là. Mais il y a des gens qui le regrettent et qui ne seraient pas fâchés de voir infliger un châtement posthume aux suicidés, qu'ils regardent comme des criminels. Tout au moins pensent-ils que la législation n'outre-passerait pas ses pouvoirs en édictant des peines. M. Élias Regnault, que nous avons déjà cité, réfute cette grossière erreur : « La législation, dit-il, organisée pour la plus grande sécurité de tous, ne restreint la liberté de l'homme et ne punit les excès de cette

liberté, qu'autant qu'elle peut être nuisible à quelque membre de la société. Tant qu'on n'abuse de cette liberté que contre soi-même, la loi n'a ni le droit ni même le pouvoir de sévir. Et comment pourrait-elle frapper le suicidé soit de son glaive, soit de ses réprobations, lorsque son glaive ne saurait l'atteindre, ni ses réprobations se faire entendre; lorsque le suicide est une énergique protestation de son impuissance, un défi solennel? Doit-elle appeler crime un acte qu'elle ne pourra jamais punir, ou bien, pour être d'accord avec ses dénominations, exercera-t-elle ses vengeances sur une chair inerte? Ce supplice ne serait que stupide s'il n'était dégoûtant. Les juges anglais sont obligés tous les jours de fausser la vérité, pour épargner le spectacle de cette barbarie législative, et d'échapper à une telle loi par un mensonge judiciaire. Deux fois seulement, dans l'espace de vingt ans, Londres parmi ses nombreux suicidés a vu choisir des victimes, et deux fois les cadavres que l'on mutilait comme suicides étaient tombés sous les coups d'assassins que l'on avait intérêt à ménager. »

La morale — il s'agit de la morale sociale et non de la morale religieuse, qui n'a rien à faire ici, — la morale, disons-nous, qui se distingue de la loi par son origine, par sa fonction, par son but, et qui se meut dans une sphère plus étendue, désapprouve justement certains suicides. Prenons un exemple. Tout homme qui se marie

contracte un engagement sacré : il doit à la femme qu'il épouse assistance et protection; de même à ses enfants. Cet engagement ayant été libre, une seule chose peut l'en délier, l'impossibilité radicale et définitive de le tenir. Ainsi un père de famille qui est ou qui pourrait devenir utile aux siens est blâmable s'il se débarrasse de la vie, car cette vie ne lui appartient pas.

Rappeler ce principe incontestable, c'est démontrer que l'homme n'a pas *toujours* le droit de se tuer. Mais on blesserait l'opinion universelle — et nous sommes tenté d'ajouter : la morale — en soutenant qu'il n'a *jamais* ce droit. Aux yeux de l'opinion, en effet, il y a des suicides non-seulement excusables, mais encore louables. Tel est le suicide d'un commandant de place ou de navire qui se fait sauter plutôt que de se rendre à l'ennemi. Les orateurs, les poètes et les historiens célèbrent comme des héros les soldats et les marins qui eurent la bravoure d'accomplir cette résolution; le peuple les admire et l'Église elle-même n'oserait refuser de prier pour le salut de leur âme. Il est arrivé plus d'une fois au suicide d'être le brevet de la gloire. Témoin ces Grecs et ces Romains qui tombaient si noblement que *la mort était fière de les prendre*, suivant la magnifique expression du poète anglais, et sans remonter si haut, le jeune officier de notre marine qui s'immortalisa dans les eaux de l'Archipel, sous la Restauration. (Voir la biographie de Bisson.)

Quant aux suicidés vulgaires, il nous paraît mieux de les plaindre que de les blâmer. Riche ou pauvre, vieux ou jeune, malade ou en bonne santé, l'homme est attaché à l'existence par tant de liens — sans parler du lien de l'habitude — qu'il a dû cruellement souffrir avant de concevoir l'idée de les trancher, surtout avant de la réaliser. Qu'Oreste menace le Phrygien de son épée en lui disant : « Quoi ! tu es esclave, et tu crains la mort qui te délivrerait de tes maux ? » et le Phrygien lui répondra : « Tout homme, fût-il esclave, aime à voir la lumière du jour ¹. » Oui, la lumière du jour est douce, même quand les nuages amoncelés par la tempête nous voilent le soleil, et l'on ne se résout pas aisément à l'échanger contre les insondables ténèbres de la mort. Plaignons les infortunés qui en viennent là, car avant de descendre dans le gouffre caligineux, ils ont versé toutes les larmes de leurs yeux et tout le sang de leur cœur, ils ont enduré sur la terre les tourments de l'enfer.

Ces infortunés, hélas ! sont plus nombreux qu'on ne croit. A la fin du siècle dernier, d'après Zimmerman, le nombre de suicides était en moyenne triple de celui des assassinats. Ce nombre s'est considérablement accru, au moins en France. Une statistique consciencieuse porte à plus de trois cent mille les suicides accomplis ou ten-

¹ Euripide. *Oreste*.

tés chez nous depuis 1800. Les documents officiels donnent les indications suivantes sur les suicides commis pendant cinq années :

1851 — 3598.

1852 — 3674.

1853 — 3415.

1854 — 3700.

1855 — 3830.

En 1855, le nombre des hommes qui se sont suicidés est de deux mille huit cent cinquante-six, et le nombre des femmes de neuf cent soixante-quatorze. Sur le total trois cent quatre-vingt huit individus se sont noyés.

On a observé qu'en France, les suicides sont plus nombreux au printemps et en été qu'en automne et en hiver; ce qui s'explique par l'action de la température sur le cerveau.

Une autre remarque intéressante et que le lecteur aura faite en comparant les chiffres qui précèdent, c'est qu'il se tue beaucoup moins de femmes que d'hommes. En voici la raison physiologique. L'homme, éminemment propre à la réflexion, possède la faculté de s'absorber des années entières dans une idée, dans un sentiment. Cette idée ou ce sentiment le domine, l'obsède, le suit partout, jusque dans ses rêves. Là est la source des

grandes actions et des grandes découvertes, c'est-à-dire de l'héroïsme et du génie; mais là est aussi une source de mort, car l'homme peut succomber à l'explosion d'une idée ou d'un sentiment trop concentré, explosion qui se traduit par le suicide. — La femme est en général dénuée de la faculté que nous venons de signaler chez l'homme, et qui fait sa supériorité en même temps que son malheur. Elle est très-impressionnable, mais les impressions qu'elle reçoit s'effacent vite; la sensibilité dont la nature l'a douée s'éparpille au lieu de se concentrer; elle court d'objet en objet, elle s'en va en miettes. La femme est si délicate qu'elle s'émeut de tout et de rien; le plus mince accident la bouleverse; les malheurs sérieux l'accablent. Si elle perd un amant, un frère ou un mari, elle est en proie à une désolation aussi touchante que sincère; elle gémit, elle se meurtrit le visage, elle s'arrache les cheveux, elle ne veut pas survivre à celui que l'impitoyable mort lui enlève. On s'alarme autour d'elle et tout le monde dit : Elle est perdue. Attendons au lendemain. Déjà l'inconsolable est plus calme; on prévoit qu'elle se consolera. Quoique brisée de fatigue et de douleur, elle s'approche de la glace, elle s'y regarde; l'on devine qu'elle est fâchée de se trouver les joues pâles, les paupières rouges et gonflées. Que vont dire ses amies, ses visiteurs? Ne leur semblera-t-elle pas bien laide... vieillie peut-être?... Avant le soleil couché, madame ira chez sa couturière et lui recommandera de

bien soigner sa robe de deuil. Le deuil ne doit pas empêcher une femme d'avoir de la tournure et de la grâce; au contraire... Conclusion : la femme se suicide rarement parce qu'elle est toujours la fille d'Ève et la sœur de Narcisse.

Nous terminerons cette introduction déjà longue en constatant une vérité douloureuse; c'est que le suicide n'avait jamais exercé tant de ravages qu'en ces dernières années. Un écrivain distingué, et dont la modération est bien connue, nous donnera peut-être l'explication de ce fait, qui inquiète à bon droit les amis de l'humanité : « Tantôt la civilisation est calme, dit-il, et alors la vie individuelle est reposée, uniforme, lente, elle s'écoule paisiblement au sein d'un horizon borné, sans secousses d'aucune sorte, sans grand bonheur et sans catastrophe. L'homme né sur un sillon prend les bornes de son champ pour celles de son espérance. Il ne livre pas son cœur aux désirs chimériques, et meurt dans le lit de son aïeul. C'est alors qu'au sein de ces existences uniformément immobiles, la tentation du suicide est rare, presque inconnue... Tantôt, au contraire, la civilisation est comme surexcitée, ardente, fiévreuse, et la vie de chacun se ressent profondément de ces ardeurs et de ces fièvres; l'imagination s'échauffe, le désir s'exalte, des horizons immenses, inconnus, s'ouvrent; des espérances frénétiques agitent l'âme de ces générations affolées, des ambitions colossales poussent en tout sens l'activité hale-

tante; des émulations gigantesques produisent une concurrence désespérée; c'est alors le terrible contraste des fortunes fabuleuses, improvisées par d'incroyables jeux du hasard, et de catastrophes inouïes précipitant au fond de l'abîme des rêves insensés. Dans ce conflit de désirs et de déceptions immenses, le suicide joue le rôle de ce dieu des tragédies antiques qui intervenait au dénouement. Tous ne peuvent pas réussir dans cette mêlée furieuse de la vie. A ceux qui échouent, il reste la ressource de mourir¹. »

F. D.

¹ E. Caro. *Le suicide dans ses rapports avec la civilisation*, REVUE CONTEMPORAINE, livraison de mars 1856.

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises
ici volontairement.

les raffinements de chaque infâmie nouvelle, et envoya ce récit cacheté à Néron. Puis il brisa son cachet, de peur qu'il ne servît bientôt à faire de nouvelles victimes. »

CRÉMUTIUS CORDUS.

Il suffisait, sous l'empereur Tibère, d'horrible mémoire, de regretter les temps anciens et de louer les grands hommes de la république, pour être accusé du crime de lèse-majesté. Un des rares sénateurs qui avaient gardé leur indépendance au milieu de la dégradation générale et refusé d'encenser le tyran, Crémutius Cordus publia des annales où il osait admirer Brutus et nommer Cassius le dernier des Romains. C'en était assez pour allumer la colère du César et le zèle de Séjan, son infâme ministre.

Il y avait alors dans le sénat une multitude d'hommes qui se faisaient honneur de poursuivre leurs collègues, dans le but d'augmenter leur fortune ou de flatter la puissance du jour. Tels étaient Secundus et Natta. Ils attaquèrent Crémutius avec une sorte de rage, et s'efforcèrent de démontrer qu'il méritait la mort. L'assemblée accueillit d'autant mieux leurs imputations que l'accusé offrait l'exemple de toutes les vertus. Crémutius Cordus se défendit avec une éloquence, un courage et une habileté remarquables. Il rappela que des historiens célèbres, Tite-Live entre autres, avaient déjà exalté Brutus, Cassius, Pompée, Caton, etc., au détriment des Césars, sans que les Césars eussent eu l'idée de s'en venger. Ils avaient même dédaigné les satires qui les outrageaient, et toléré la liberté des écrits comme la liberté de la parole. « Certes, ajoutait Crémutius, il a toujours été permis, sans qu'on l'ait contesté, d'écrire

sur les citoyens que la mort a soustraits à la haine où à la faveur. Brutus et Cassius et leurs soldats en armes occupent-ils donc les champs de Philippe pour qu'on m'accuse d'exciter par mes discours le peuple à la guerre civile? Il y a soixante-dix ans qu'ils sont morts, et si leurs traits vivent encore dans des statues que le vainqueur lui-même a respectées, pourquoi l'histoire ne donnerait-elle pas une place à leur souvenir? La postérité tient compte à chacun de sa gloire, et, si je suis condamné, il se trouvera des hommes qui se souviendront non-seulement de Cassius et de Brutus, mais de moi-même. »

Ce langage énergique et fier aurait dû réveiller quelques nobles sentiments au cœur de l'assemblée. Crémutius Cordus ne l'espéra point, car il voyait bien que Rome était à jamais ensevelie dans la honte. Il tenait si peu à vivre que son discours terminé il sortit du sénat et se laissa mourir de faim. Les sénateurs ordonnèrent que ses livres seraient brûlés par les édiles ; mais on les conserva secrètement, et plus tard Caligula autorisa Marcia, fille de Crémutius, à les publier. Tacite, qui nous donne ces détails, les accompagne de réflexions sages et éternellement vraies. « Il est permis, dit-il, de rire de la folie de ceux qui pensent, par leur pouvoir d'un jour, ordonner l'oubli à leurs descendants. La pensée, au contraire, quand on la proscriit, grandit en puissance, *nam contra punitis ingenii gliscit auctoritas*. Les rois étrangers et ceux qui ont usé des mêmes sévices n'ont recueilli que la honte pour eux-mêmes, la gloire pour ceux qu'ils persécutaient. »

LUCRÈCE (Le poète).

On connaît peu la vie de Lucrèce, quoique ce poète éminent ait été le contemporain et l'ami de Catulle, d'Atticus, de

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises
ici volontairement.

TABLE DES MATIÈRES

PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.	I
INTRODUCTION.	v
A	
Acosta.	66
Agrippine.	7
Ajax.	64
Albutius Silus.	97
Alègre (baron d').	65
Annibal.	50
Antalcidas.	100
Antinoüs.	64
Antiochus Philopator.	101
Antoine. (Marc)	88
Apicius.	24
Appius (Clandius).	25
Aristarque.	100
Arria.	97
Artémise.	9
Atha.	98
Atticus.	8
Auger.	214
B	
Babeuf.	40
Beaurepaire.	76
Beïraktar.	77
Berthollet.	78
Bisson.	166
Boadicée.	204

Bogès.	142
Bonnivet.	122
Bonose.	113
Borromini.	126
Bourlie (abbé de la).	163
Brachman. (Caroline)	112
Brennus.	114
Brown.	143
Brunel	178
Brutus.	118
Budgell.	176
Buzot.	102

C

Caffé.	22
Calanus.	116
Cardan.	124
Cassius.	120
Castlereagh.	146
Caton d'Utique.	1
Chamfort.	153
Chappe.	21
Charles VII, roi de France.	32
Charlier.	45
Charondas.	87
Chatterton.	69
Chéou-Sin.	172
Chyryn.	170
Clavière.	131
Cléanthe.	192
Cléopâtre.	92
Clive (lord).	164
Cocceïus Nerva.	175
Codrus.	115
Condé (prince de).	10
Condorcet.	128
Creech.	191
Crémutius Cordus.	188

D

Démétrius de Phalère.	194
-------------------------------	-----

PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

267

Démosthènes.	25
Didon.	109
Diéus.	196
Dominiquin (le)	127
Duquesnoy.	180

E

Empédocle	86
Épicharis.	111
Escousse et Lebras.	243

F

Fauche-Borel.	150
-----------------------	-----

G

Gérard de Nerval	254
Ghika (Grégoire).	240
Gilbert.	71
Goujon.	179
Gracchus (Caius).	153
Gros.	222

H

Haydon.	227
Héro.	110

I

Isocrate.	30
-------------------	----

J

Juba.	202
Judacilius.	198
Judas Iscariote.	31
Julia Domna.	205

K

Kleist.	144
-----------------	-----

L

Léopold Robert.	216
Lucrece (femme de Collatin).	60
Lucrece (le poëte).	189
Lycambe.	47

M

Macharès.	152
-------------------	-----

268 TABLE DES MATIÈRES PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

Marius (le fils)	200
Mithridate.	78
N	
Néron.	159
Nourrit.	136
O	
Othon.	139
P	
Pétion.	35
Pétrone.	186
Pichegru.	14
Pison (C. Calpurnius).	168
Pollutia.	161
Praslin (duc de).	234
Ptolémée.	195
R	
Ribeiro.	206
Roland.	104
Romano.	181
Romme.	44
S	
Saint-Edme.	248
Samson.	183
Sardanapale.	59
Sextia.	161
Sophonisbe.	62
Speusippe.	49
T	
Thémistocle.	55
Thraséas	136
Titinius.	158
V	
Vatel.	174
Vétus.	161
Villeneuve (amiral).	210
Vindex.	159
Z	
Zénon.	48

E

90
130
131
132
133
134
135
136
137
138
139
140
141
142
143
144
145
146
147
148
149
150
151
152
153
154
155
156
157
158
159
160
161
162
163
164
165
166
167
168
169
170
171
172
173
174
175
176
177
178
179
180
181
182
183
184
185
186
187
188
189
190
191
192
193
194
195
196
197
198
199
200



FERDINAND SARTORIUS, ÉDITEUR, 9, RUE MAZARINE.

DU MÊME AUTEUR

SOUS PRESSE

RÉCITS ET TYPES AMÉRICAINS

1 beau volume in-18 de 400 pages. — Prix : 3 fr. 50 cent.

Les *Récits et Types américains* forment en quelque sorte le pendant de : *A travers l'Amérique du Sud* et trouveront naturellement leur place à côté de ce dernier ouvrage, dont le succès est aujourd'hui consacré.

EN VENTE :

ROMANS PARISIENS

PAR ARSÈNE HOUSSAYE

LA VERTU DE ROSINE — LE VALET DE CŒUR ET LA DANÉ DE CARREAU
LE REPENTIR DE MARION
MADEMOISELLE DE BEAUPRÉAU — LE TREIZIÈME CONVIVE

Un volume in-32 Jésus. — Prix : 3 fr.

AVENTURES IMAGINAIRES, par Hippolyte CASTILLE. 1 volume in-18.
2^{me} édition. 1 fr.

Michel et Désiré. — Tableau de famille. — Le Fond de beauté. — Esquissés au fusain. — La Famille d'un ministre. — Robert et Pauline.

BLANCHE D'ORBE, précédée d'un *Essai sur Clarisse Harlowe et la Nouvelle Héloïse*, par Hippolyte CASTILLE. 2 volumes. 2 fr.

PORTRAITS HISTORIQUES AU XIX^{me} SIÈCLE, par Hippolyte CASTILLE. La collection complète, 50 volumes. 25 fr.

SOUVENIRS ET RÉCITS DE VOYAGES. Les Alpes françaises et la Haute Italie, par F. B. DE MERCEY. 1 beau vol. grand in-8. 7 fr. 50

HISTOIRE DE L'ART EN FRANCE. Recueil raisonné et annoté de tout ce qui a été écrit et imprimé sur la peinture, la sculpture, l'architecture et la gravure françaises, depuis leur origine jusqu'à nos jours, par POUSSIN, FÉLIBIEN, MIGNARD, WINCKELMANN, DIDEROT, DELECLUZE, VITET, F. DE MERCEY, P. MANTZ, G. PLANCHE, ARSÈNE HOUSSAYE, J. JANIN, E. DELACROIX, THÉOPHILE GAUTIER, PRADIER, C. BLANC, etc. 1 vol. in-8. 5 fr.